



Aimer beaucoup, mourir souvent, en suivant Philippe Claudel

Par Jean-Bernard Vuillème

Dans «L'Arbre du pays Toraja» qui tient du journal intime et de la chronique, le romancier aborde les thèmes qui l'obsèdent: la mort d'abord, l'amour ensuite

Comme l'auteur, le narrateur est un quinquagénaire à la fois écrivain et cinéaste. Dans un bouillonnement de réflexions aux thèmes très divers, deux fils rouges principaux traversent *L'Arbre du pays Toraja*, celui de la mort et celui de l'amour.

Disparition

En voyage au pays Toraja, sur une île indonésienne, le narrateur évoque comment la mort rythme l'existence de cette peuplade (interminables funérailles, sacrifices pour accompagner le disparu, etc.). Ensuite, il n'est presque plus question des Toraja et le récit se focalise peu à peu sur la disparition d'Eugène, producteur de cinéma et meilleur ami du narrateur prématurément emporté par un cancer. Claudel dit la perte et rédige de belles pages sur l'amitié.

M'ont toujours hanté les mots de Montaigne sur le fait que «philosopher c'est apprendre à mourir»

Proximité de hasard

Le narrateur fait danser deux belles figures féminines sur le fil de l'amour. Celle de Florence d'abord, l'ex-épouse dont il s'est séparé «en douceur», comme ils s'étaient mariés, sans jamais se quitter tout à fait. La seconde, Elena, est une jeune femme logeant dans un immeuble voisin que le narrateur a longtemps reléguée, sans la moindre ambiguïté, seulement saisi par l'hasardeuse proximité des destins entassés entre les murs et qui se laissent apercevoir par de proches fenêtres dans les quartiers à forte densité urbaine.

Nouvel amour

Avant que le hasard ne la mette sur son chemin et que la silhouette familière et toujours un peu indistincte d'Elena ne se métamorphose en intime présence d'un nouvel amour. L'auteur s'arrange pour proposer une fin plutôt radieuse à ce roman obsédé par le vieillissement et par la mort.

Drôles d'apparitions

Outre ces personnages, tous attachants, ce roman parfois un peu trop «philosophant», pour ne pas dire bavard, aménage quelques fortes apparitions de personnalités célèbres du monde des arts. Ces célébrités basculent dans le roman de Claudel de manière un peu arbitraire, sans nécessité narrative, et portent leur nom véritable.

Intrus

On croise ainsi le comédien Michel Piccoli, enchanté de tenir un rôle dans le film que le narrateur est en train de tourner. «La caméra va faire autour de son corps d'octogénaire un lent travelling hélicoïdal», indique le narrateur. Un Jean-Luc Godard fort peu sympathique pointe aussi le bout de son nez, aperçu dans sa maison de Rolle «derrière un rideau, un gros cigare aux lèvres avec sa tête de vieux hibou à lunettes». Le cinéaste vaudois observe un intrus qui n'est autre qu'Eugène, l'ami producteur du narrateur, bientôt embarqué par la police pour subir un interrogatoire au commissariat... Une dent contre Godard, M. Claudel?

Bois mort

Le grand écrivain Milan Kundera entre dans un bar, s'attable et se met à discuter de manière animée avec la femme presque aussi vieille que lui qui l'accompagne. C'est un «vieillard maigre» portant un chapeau mou, «un vieillard sculpté dans du bois mort». Cette apparition, la plus longue et la plus marquante du roman, Claudel s'y attarde un peu pour livrer un convaincant exercice d'admiration.

Vivant

Au fond, Claudel philosophe beaucoup dans ce roman, aborde de multiples sujets de réflexion et de méditation comme le vieillissement, par exemple, ailleurs il décortique la banale question «Comment ça va». Une des caractéristiques de Kundera, c'est justement de commenter ses narrations au fur et à mesure de leur déroulement au point de faire du roman la meilleure façon de philosopher. C'est le chemin suivi par Philippe Claudel, à sa manière, dans un livre à la fois vibrant d'inquiétude et pétri de la volonté d'être autant que possible profondément et pleinement vivant.